

La presse littéraire, suivant notre pensée, est non-seulement possible, mais elle de plus une nécessité sociale.

N'est-ce pas un fait que la polémique des partis a perdu quelque chose de l'intérêt qui s'attachait à elle, à l'époque où les débats parlementaires étaient si animés? N'est-ce pas un fait, non moins avéré, que l'état général des esprits par rapport aux questions législatives, s'il ne ressemble pas à l'indifférence, est bien loin au moins de l'enthousiasme et de la ferveur? Qu'est-ce à dire pourtant? La vie sociale est-elle éteinte? et les hommes, raccornis dans leur égoïsme, ont-ils renoncé à considérer les affaires publiques comme leurs propres affaires? Non, sans doute: les hommes ne sont pas plus étroits ni plus mauvais aujourd'hui qu'à une autre époque. La vie sociale n'est pas éteinte: seulement le point d'énergie et de concentration des forces se trouve changé.

Qu'on ne nous dise donc pas qu'il est maladroit de vouloir faire un journal spécialement littéraire; car les questions littéraires peuvent aujourd'hui prétendre à exciter de préférence l'attention publique, précisément, parce qu'elles sont devenues des questions d'intérêt social; c'est un fait qu'il faut bien comprendre, et que nous allons expliquer.

Il y a deux choses également bonnes et utiles dans les affaires de la vie privée: d'abord, se préserver du mal, et ensuite, et surtout, rendre son sort le meilleur et le plus agréable possible, se conserver et puis se développer. Il en est de même dans la vie des nations: c'est à regret que, soit dans leur propre sein, soit au dehors, elles se mettent sur la défensive. Une fois la sûreté garantie, elles dirigent toute leur activité vers les travaux qui enrichissent, vers les arts qui élèvent l'âme et embellissent la vie. Alors, la politique proprement dite, qui touche à des intérêts de haute importance, mais qui cependant, est étrangère aux intérêts de la vie quotidienne et pratique, n'occupe plus une place